



## ENTRÉE DE L'EXPOSITION

Je me dis parfois que j'aurais dû naître à une autre époque. À l'époque des premiers naturalistes de terrain, par exemple. Durant ce fervent XIX<sup>ème</sup> siècle, où tant de territoires inexplo-  
rés et tant d'animaux restaient à découvrir. Ou, qui sait, être originaire des formidables forêts papoues, être un homme de la jungle en entière harmonie avec son écosystème et épargné par les évolutions qui frappent le reste de l'humanité. J'aurais aussi aimé occuper la fonction des gardes forestiers qui patrouillent à pied la réserve dont ils ont la charge : un gardien de gorilles, un gardeur de girafes ou un soigneur de lémuriers. N'importe quel genre de pionnier.

J'aurais au moins pu naître loin des villes. Qui sait, à proximité d'un désert ou au bord d'un grand lac. Ou dans n'importe quel endroit en contact direct et quotidien avec la nature.

Ça ne s'est pas passé ainsi, et loin de là. Le hasard a voulu que je naisse précisément dans un lieu aux antipodes de ce désir. J'ai ouvert les yeux au XX<sup>ème</sup> siècle au début des années 1980 dans une ville qui était alors considérée comme la plus grande mégapole sur Terre. Dans cette zone métropolitaine trépidante et chaotique de la vallée, où depuis des temps immémoriaux les fleuves canalisés coulent sous l'asphalte, où, quand il pleut, les caniveaux se déversent dans des failles boueuses, où l'air est insalubre et où les seuls troupeaux de bêtes féroces sont les millions d'automobilistes. Même si



## ENTRÉE DE L'EXPOSITION

j'ai grandi en lisant le grand Gerald Durrell et l'intrépide Redmond O'Hanlon, en rêvant à leurs expéditions qui évoquent des territoires sauvages et en regrettant de ne pas avoir l'opportunité de rencontrer ces créatures prodigieuses, j'ai passé la majeure partie de mon enfance dans l'importune ville de Mexico.

Mis à part trois années de ma petite enfance où ma famille émigra de l'autre côté de la frontière, à cause de la formation scientifique de ma mère et de mon père, qui à cette époque effectuaient tous deux leur troisième cycle universitaire – et où je fus enchanté de passer trois étés sur les côtes boisées du Massachusetts – mes expériences du sauvage au cours de ma jeunesse se limitèrent à des visites annuelles aux terrains communaux de Sinaloa (d'où la moitié de ma famille était issue), à quelques bivouacs à Michoacán et dans la Réserve écologique de San Ángel de l'Université nationale autonome du Mexique. C'est pour cette raison qu'à cette époque, afin d'assouvir mon irrépressible désir de contact zoologique, je n'eus pas d'autre solution que d'amener la jungle à la maison, qui se transforma ainsi en musée vivant de la faune exotique.

Je ne me suis pas réveillé un matin avec ce zèle du collectionneur précoce qui, jusqu'à la fin de mon adolescence, donna le *la* à ma vie. Ce fut, au contraire, comme cela se produit, je suppose, dans le cas d'autres comportements de type addictif, un lent enchainement graduel de compromis anodins. En premier lieu, un poisson combattant inoffensif, puis une paire de bébés tortues japonaises, et plus tard divers rongeurs, des bernard-l'hermite, ainsi qu'une couleuvre vipérine, des salamandres, des basilics, des mille-pattes, tout ceci pour arriver à Perro, le Boa<sup>1</sup> constrictor de trente kilos

1 Lorsque l'espèce est nommée selon la taxonomie en vigueur, elle porte une majuscule (Ndt).



## ENTRÉE DE L'EXPOSITION

et de quatre mètres de long avec qui j'ai partagé ma chambre durant plus de quinze ans. On comprendra qu'il s'agissait en quelque sorte d'un processus graduel d'élargissement des frontières: « une chose entraînant une autre ». À quoi donc s'attendre sinon? Mon éducation fut favorisée par ces stimulants puisque, outre le fait que j'étais enfant unique, ma mère était allergique aux chiens et aux chats.

Est-on responsable de la manière dont fonctionne sa propre chimie cérébrale? Pouvons-nous vraiment être blâmés en raison des millions de processus physiologiques qui se produisent à tout moment inconsciemment dans l'enchevêtrement neuronal et qu'est-ce qui dicte nos actions? Est-ce ma faute si ma glande pituitaire libère un flot d'ocytocine lorsque mes yeux découvrent la délicate silhouette d'un Hylidé arboricole, la peau rugueuse d'un Monstre de Gila ou la langue bifide d'un varan?

Lorsqu'il s'agit de nos goûts personnels peut-être ne disposons-nous pas de ce libre arbitre dont nous nous vantons tant. Si tout se résume à des interactions biochimiques et à des impulsions électriques de nos synapses dont nous n'avons pas conscience pour les actes brusques et discrets qui précèdent l'intervention de la personne que nous avons construite à l'intérieur du crâne, bénéficions-nous objectivement d'un quelconque pouvoir de choix? Quelle est la part qui dépend de la matrice et quelle autre des circonstances? C'est difficile à savoir. Dans tous les cas, je suis heureux d'avoir été passionné par la nature et la zoologie, et pas par la philatélie ou la numismatique. Et je rends grâce à mes parents de m'avoir autorisé à professer une telle dévotion jusqu'à ses conséquences ultimes, car comme l'a soutenu Julián Herbert: « Je connais le malheur et le calme bénis qui surviennent lorsqu'on a *rechuté* avec des drogues dures; je sais que la contemplation de la nature ne constitue pas une

expérience très différente de celle de la seringue de l'extase qui s'enfonce dans les chairs».

L'accumulation d'animaux à écailles à l'intérieur du foyer ne s'est pas produite de manière totalement effrénée mais elle fut, dans le cas en question, pour le moins permanente: la captivité, comme condition d'interaction avec la faune, constitua uniquement un stade de ma vie. Une période longue et fondamentale, sans aucun doute, mais qui laissa place à l'étape suivante où je parvins à contrôler ma dépendance tout en étant quelque peu semblable à un « alcoolique anonyme de l'herpétophilie », puisque j'eus l'opportunité de m'aventurer dans des endroits reculés et de concrétiser ce rêve: rencontrer des bêtes mythiques.

Si, lorsque j'étais enfant, on m'avait dit que j'aurais la chance un jour de voir en liberté les Dragons de Komodo, de traquer à travers les hautes herbes l'insaisissable Tarsier (le plus petit primate du monde) ou de visiter moi-même le royaume luxuriant de l'Orang-outan de Bornéo, peut-être que la première partie de ce livre aurait été différente. Peut-être pas. Il me suffira de constater que les animaux, s'ils ne m'ont pas tout donné, m'ont beaucoup donné (en particulier les reptiles et les amphibiens): de ma passion d'enfance et d'un goût juvénile jusqu'à ma formation académique et à mes premiers pas dans une vie professionnelle. Ils m'ont inspiré toutes ces années en m'incitant à me plonger dans la recherche scientifique et littéraire. Je me suis accroché à ce point essentiel de mon identité pour ne pas finir totalement amorphe, en proie à la léthargie et à l'indifférence.

Mais revenons à la question d'être né à une autre époque. Pour le moins, je ne suis pas mécontent de n'être pas né plus tard. À un quelconque moment de cet avenir artificiel et stérile qui se profile et qui promet d'être sans aucun doute un monde global et standardisé, entièrement domestiqué et



## ENTRÉE DE L'EXPOSITION

entièrement dépouillé de sa couverture végétale primitive. Avec toujours plus de béton : perversi jusque dans ses racines par les visées d'*Homo sapiens* et ses armées de machines intelligentes.

Là où je veux en venir, c'est qu'au moment où j'écris ces lignes, il est encore possible d'observer quelques oiseaux à travers la fenêtre et même de visiter quelques restes relativement primitifs du globe terrestre (le « relativement » est ici important, puisqu'il ne subsiste de vraiment non perturbés que trois pour cent de la planète). Car même s'il ne reste pas un grand nombre de grenouilles (pratiquement aucune dans cette ville) et si la liste des organismes dangereusement proches de l'extinction s'accroît au fil des jours, le fait est que j'ai au moins grandi sur fond de naïveté et d'ignorance, en méconnaissant le pétrin qui nous attendait – je rejoins ici le constat effectué par Elizabeth Colbert dans *La sixième extinction : Comment l'homme détruit la vie* : « On estime qu'un tiers de tous les coraux qui constituent les récifs, un tiers de tous les mollusques d'eau douce, un tiers des requins et des raies, un quart de tous les mammifères, un cinquième de tous les reptiles et un sixième des oiseaux sombreront dans l'oubli » – alors que la grande majorité des gens pense qu'il est encore possible de prétendre qu'il y a encore de l'espoir ; de feindre que (même si en vérité les dés sont déjà lancés) finalement « tout se terminera bien »....

Le fait est que j'ai grandi dans un environnement pour le moins béni, dans l'innocence et l'ignorance de l'impasse dans laquelle nous nous étions engagés. Ou pour le dire mieux : l'accélération avait lieu mais j'appartenais à un cadre temporel qui précédait légèrement la prise de conscience de la grande débâcle écologique en cours.

Il est certain que les signes avant-coureurs que tout n'allait pas bien dans les forêts étaient déjà visibles longtemps



## ENTRÉE DE L'EXPOSITION

avant. Le dérèglement généralisé de la température, la fonte des calottes polaires, le blanchissement des récifs coralliens, la sursaturation de l'atmosphère par les ondes électromagnétiques et l'invasion du plastique à tous les étages de la planète constituaient des faits dont j'ai dû être témoin en grandissant. Avertissements qu'on ne pouvait plus ignorer par la suite et qui bientôt ne seraient plus contestés : nous sommes tombés tête baissée dans le précipice et sommes devenus esclaves du téléphone portable.

Le Mahatma Gandhi affirmait que la grandeur d'une nation et ses progrès moraux se jugent à la manière dont elle traite ses animaux. Ce qui est certain c'est que, interprétations et implications philosophiques mises à part, cette affirmation à l'échelle régionale n'a guère de sens puisque la plus grande partie des animaux sauvages est victime de ravages dont nous sommes la cause à une échelle globale. Mon père disait, « Il n'y a rien de plus redoutable que la densité. »

Il est significatif qu'actuellement les mammifères sauvages pris tous ensemble ne représentent que cinq pour cent de la biomasse – le reste se résumant à nous et aux espèces domestiques ou d'élevage que nous exploitons. Nous devrions être tout autant consternés par le fait que soixante-dix pour cent des oiseaux présents sur terre sont des poulets (avec près de 29 milliards de représentants, c'est aujourd'hui le vertébré le plus abondant sur la planète). Et il ne s'agit pas forcément du sujet le plus grave ou de celui dont les conséquences écologiques seront les plus funestes, telle que la vitesse fulgurante avec laquelle les insectes disparaissent : selon des estimations récentes de diverses universités, ils s'éteignent avec un taux d'extinction huit fois supérieur à celui des mammifères, des oiseaux et des reptiles. Il est question de millions d'espèces, de milliards d'individus invertébrés dont dépendent tous les autres. Inutile de chercher plus loin,



## ENTRÉE DE L'EXPOSITION

ils sont à la base des réseaux trophiques terrestres et sont les pollinisateurs d'un grand nombre de plantes. On imagine donc facilement l'effet de cascade que cela implique pour l'écologie au sens large.

Qu'arrivera-t-il lorsqu'il n'y aura plus d'animaux? Quand ils n'arpenteront même plus les quelques réserves où nous les avons relégués et qu'il ne restera plus d'eux que des légendes ou des substituts artificiels, ce qu'imagine déjà Philip K. Dick dans certaines de ses dystopies. Je n'en ai aucune idée, mais mon petit doigt me dit qu'il serait préférable de ne pas le savoir. Toutefois, si quelque chose d'autre que la parole nous distingue des primates (ou « bipèdes dépourvus d'ailes, dont les ongles sont plats » comme Platon s'est plu à nous caractériser), c'est notre formidable prédisposition à faire la sourde oreille devant les preuves qui nous encerclent. Comment pourrions-nous sinon justifier l'augmentation de notre population – elle atteint déjà près de huit milliards d'humains qui surpeuplent la planète et s'accroît de trois nouveaux individus par seconde?

L'éminent naturaliste E. O. Wilson<sup>2</sup> affirme que nous sommes la première espèce qui soit devenue une force géophysique dans l'histoire de la vie. Son assertion est une réalité, l'étendue de notre impact a déjà une portée planétaire. Les cyanobactéries toutefois y étaient précédemment parvenues lorsque, grâce à l'innovation de la photosynthèse, ces micro-organismes ont modifié l'atmosphère qui de réductrice est devenue oxydante, il y a environ deux milliards et demi d'années. Le processus connu sous le nom de « Grande Oxygénation » a provoqué l'extinction de masse la plus meurtrière qu'on ait enregistrée, avec un taux proche de 99%

2 E. O. Wilson (1929-2021) a notamment publié *Biophilie* (Corti, 2012), premier titre de la collection Biophilia des éditions Corti (Ndt).



## ENTRÉE DE L'EXPOSITION

des organismes présents à cette époque. Si on le compare à un événement d'une telle ampleur (ou à la collision avec la grande météorite qui s'encadra à Chicxulub, Yucatán, il y a 66 millions d'années et qui provoqua si l'on en croit les paléontologues la fin des dinosaures) le pouvoir destructeur de notre lignée reste quelque peu modeste ; mais néanmoins suffisant pour que nous anéantissions une bonne partie des êtres vivants qui nous entourent.

Certes, on pourrait nous rétorquer que rien de tout cela n'a vraiment d'importance : même si nous aimons nous vanter, nous sommes condamnés à n'être qu'un modeste horizon au regard des archives fossiles. Tôt ou tard (et plutôt tôt au gré des choses comme elles vont), l'humanité sera réduite à un fin dépôt de poussière ; une couche minéralisée parmi des centaines : une de plus parmi les nombreuses strates très dures qui renferment l'histoire biologique de cette planète.

La Terre restera, pas nous.

« Le monde a commencé sans l'homme et s'achèvera sans lui », disait Lévi-Strauss. Et si quelque chose distingue l'Anthropocène (il serait peut-être plus approprié de la nommer le Capitalocène, puisqu'au final toutes les sociétés humaines n'ont pas détruit irrémédiablement leur environnement) du reste des ères géologiques, ce sera sa brièveté. Après quoi la vie prospérera et irradiera comme à son habitude. L'évolution inlassable trouvera de nouvelles manières de remplir chacune des niches écologiques laissées vacantes à cause de la petite catastrophe provoquée par les hominidés. La mort de certains est toujours une opportunité pour d'autres, et ici le seul drame sera d'en être aussi les témoins.

Mais il n'y a pas non plus de nécessité à trop s'accabler. « Ne te comporte pas comme un Andin », me disait ma mère. Et vous auriez raison car pour certaines choses en résumé rien n'a une importance excessive hormis l'expérience



## ENTRÉE DE L'EXPOSITION

quotidienne. Que nous reste-t-il d'autre? La vérité est que la biodiversité d'aujourd'hui sera la seule avec laquelle nous sommes en contact. Il vaudrait donc mieux que nous lui accordions de la valeur. Nous sommes, après tout, dotés du don de la conscience et cela, me semble-t-il, devrait compter pour quelque chose. A minima être capable de prendre de la distance, se demander où nous en sommes et dans quelle direction nous souhaitons aller pour la prochaine étape. Éviter de finir comme les poissons de la parabole par laquelle David Foster Wallace ouvre son célèbre discours « C'est de l'eau » :

Deux jeunes poissons nagent dans l'eau et croisent le chemin d'un poisson plus âgé qui va en sens inverse. Le plus vieux s'arrête et leur dit bonjour: « Salut, mes garçons, l'eau est bonne? Les deux jeunes rendent le salut et poursuivent leur route, puis un instant plus tard, l'un se retourne et demande à l'autre: « Tu sais ce que c'est toi, l'eau. »

Puissent ces quelques pierres d'achoppement fauniques refléter le témoignage d'un jeune naturaliste qui a eu l'opportunité de connaître le monde sauvage quelques secondes avant l'apocalypse. Dans le pire des cas, restera ce modeste vestige de ce débordement de biodiversité par laquelle nous étions imprégnés et que nous ne savions pas apprécier.

